

ERIC CHEVILLARD

L'ŒUVRE POSTHUME
DE
THOMAS PILASTER



LES ÉDITIONS DE MINUIT

PRÉFACE

La question restera posée : doit-on ou non publier après sa mort les œuvres inédites d'un écrivain à tort ou à raison tenu pour important, lorsqu'il n'a pas exprimé de vœu en ce sens ? Doit-on même renoncer à les publier s'il a exprimé le vœu contraire et réclamé leur incinération ? Pourquoi en ce cas, demandera-t-on, ne s'est-il pas chargé lui-même de la sale besogne ? A cette question autorisée, les réponses plausibles ne manquent pas : tout bonnement peut-être parce qu'il souhaitait conserver ces textes par devers lui afin de les retoucher ou de les intégrer plus tard à un plus vaste ensemble, ou parce qu'ils lui rappelaient telle époque de sa vie, les tâtonnements de ses débuts (or le champion de course à pied peut garder précieusement le film de ses premiers pas sans le confondre avec celui de son record du monde), des projets longtemps caressés puis abandonnés ; mais encore d'autres hypothèses plus improbables, vraisemblables cependant, méritent d'être considérées : et si ces textes,

© 1999 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1659-8

chiffrés, recélaient une signification secrète, des informations accessibles grâce à un code mis au point par notre écrivain et connu de lui seul ? Poèmes ou récits cryptographiques certes lisibles en l'état, mais en l'état sans intérêt ni valeur aux yeux de leur auteur, dissimulant en réalité des choses compromettantes pour lui ou pour autrui, ou des rapports destinés à des puissances étrangères, ou encore, pourquoi pas, d'autres poèmes ou récits, ceux-là de haute tenue, ainsi dérochés, enrobés, pour des raisons non moins obscures, crainte du scandale ou du plagiat, pudeur, goût du jeu, de l'énigme, ou acte gratuit relevant de l'art pour l'art, de la création absurde, manière enfin de se résoudre par la dérision à n'être de toute façon jamais compris.

En outre, considérons bien ceci : les écrivains ne sont pas les personnages de leurs fables, il ne leur est pas toujours donné de pressentir leur mort prochaine, ou alors, si les progrès rapides d'une maladie sans remède semblent en effet les condamner à brève échéance, ils n'ont pas nécessairement le loisir d'employer cette pénible semaine d'agonie à faire le ménage et mettre de l'ordre dans leur vie, brûler des tombereaux de papiers, bâtir des maisons en pierre de taille pour leurs foyers illégitimes, prendre enfin toutes les dispositions concernant la conduite de leurs affaires après leur disparition et les décisions

énergiques que cela suppose, étant en tout état de cause très affaiblis à ce moment-là, très diminués, et même à la dernière extrémité. Au demeurant, il est oiseux de s'interroger ici sur tout cela, puisque rien, bien évidemment, ne pouvait laisser présager la fin tragique de Thomas Pilaster.

En l'absence d'un exécuteur testamentaire dûment désigné par l'écrivain, le sort de ses inédits est entre les mains de ses héritiers, famille ou amis proches, déjà terriblement éprouvés par la perte qu'ils ont subie et qui se trouvent promus bien malgré eux à la tête d'une œuvre secrète qu'ils ont la possibilité de léguer à la postérité ou de détruire à jamais – pouvoir exorbitant qu'ils doivent cependant assumer. Quant à décider, pour en revenir à la question désespérée que nous posions au début, s'il est légitime d'accéder à la demande d'un écrivain qui désire voir ses textes anéantis, il paraît en effet difficile d'arrêter une conduite, car, si le monde entier se félicite de pouvoir lire Kafka grâce à l'indiscrétion de Max Brod, peut-être Max Brad de son côté fut-il bien inspiré de brûler les cahiers de Kofko comme celui-ci en avait émis le vœu – qui le dira ?

Thomas Pilaster est mort sans descendance. Lise Combes, sa compagne, prodigieusement intelligente et belle comme nulle combinaison de mots ne saurait le dire, tandis que la biche moins furtive se prend parfois la patte dans un piège à

buffle, avait disparu accidentellement quinze années auparavant. Aujourd'hui, s'ils sont d'une certaine façon à nouveau réunis – feignons par délicatesse de couper un instant dans ces sornettes –, elle lui manque encore pourtant en cette occasion : personne n'eût été mieux désigné pour établir la présente édition que celle qui lui inspira puis souffla la plupart de ses livres. Perte décidément irréparable. L'auteur de ces lignes a donc estimé qu'il lui appartenait par défaut d'accomplir le travail. Il n'a pas cru devoir se dérober.

J'ai bien connu Thomas Pilaster. Nos relations remontent à l'enfance et très souvent, par la suite, nos chemins se croisèrent, jusqu'au bout, rencontres presque toujours si fortuites que nous n'aurions pu les éviter si nous l'avions voulu : le croira-t-on, à plusieurs reprises il nous est arrivé ainsi de poser en même temps la main sur le dernier melon ou la dernière laitue d'un étal, au marché, et de commencer à nous les disputer sans nous voir, la tête dans le cageot, embarrassés alors lorsque nos regards chargés de haine tout à coup se reconnaissaient. Coïncidences absurdes mais si fréquentes que nous prîmes l'habitude de céder alternativement – trois jours après sa mort, j'ai choqué à sa mémoire, inondées de vieux porto,

les deux moitiés épépinées du melon qui aurait dû lui revenir, c'était son tour.

Frêle enfant très emmitouflé, c'est le plus ancien souvenir que je garde de lui, le premier fantôme que je ressuscite, bon élève cafard peu sportif, visage blanc vite rouge, au nez trop fort entraînant toute la tête ainsi plombée et mal assurée sur son cou de fillette vers le bas, regard en dessous donc, et strabique, l'œil droit pleurant dans l'œil gauche, l'œil gauche lorgnant l'abri de l'oreille. C'était un farouche petit blotti entre ses épaules frissonnantes comme des ailes plumées, un pauvre poulet à vif, il ployait en toute saison sous le poids d'une écharpe de laine grise qui semblait s'allonger toujours pour mieux l'enserrer dans ses anneaux multipliés, et s'allongeait peut-être en effet à force d'être prise pour une ficelle de toupie par nos camarades, lesquels s'en faisaient un jeu et n'imaginaient pas Pilaster autrement que tournoyant ainsi au milieu d'eux, et sanglotant, qui finalement s'écroulait, étourdi, ramenait à lui l'écharpe avant même de se relever, s'y enroulait, ses clavicules aussi fines et pointues qu'aiguilles à tricoter s'entrechoquant bel et bien sous la laine avec ce léger cliquetis, en sorte que son écharpe, je crois pouvoir l'affirmer sans attendre qu'un biographe américain ne l'extirpe de quelque malle pour y prélever les grains de pollen ou de poussière qui lui permettront de